

Claude Michel

*Je fais reculer la mort à force de vivre,
de souffrir, de me tromper, de risquer, de donner et de perdre*
Anaïs Nin

Lionel a parlé de cette épreuve, en lui retirant la notion de temps, comme pour l'annihiler.

Pouvais-je me taire longtemps puisque ce départ nous concerne tous les deux avec tant d'acuité et pour moi avec la violence et la colère de ce que je reçois tel un affront.

Notre planète regorge d'ânes pour lesquels nous manquons de foin...
Renonçons à comptabiliser les nuisibles, les inutiles...
Pourquoi alors les nécessaires, les indispensables doivent-ils nous être sans cesse dérobés ?
Diable de dieu.

Comment encore se résigner à voir tous nos amis, nos alliés disparaître ?
Me revient en sourdine la chanson de Francis Lemarque, parlant de ses amis :

*Ils sont comme autant d'étincelles
Aux soirs d'hiver aux nuits d'été
Ceux qui donnent de leurs nouvelles,
Ceux qui sont de l'autre côté.*

Lionel dit tout ce que cet homme discret aura fait de fabuleux pour notre patrimoine musical.
Il a partagé les enregistrements qui prouvent le bien fondé de notre démarche. Des preuves irréfutables, et aujourd'hui, grâce à lui, nous avons dans nos discothèques du Jean Cras, du Guy Ropartz, du Vincent d'Indy, du Gabriel Pierné — comme un ange au-dessus de nos têtes —, du Darius Milhaud, du Georges Auric, du Arthur Honegger, du Florent Schmitt...
Prions pour que nous ayons le Louis Aubert pour lequel, déjà en phase terminale de sa maladie, il s'est mobilisé avec persuasion, en ce début 2009.

La générosité que souligne Lionel, je me dois de la confirmer. Malgré ses épreuves physiques et morales qu'il gardait assez secrètement pour lui, il m'a fait plaisir, ces derniers mois, avec une intégrale des enregistrements disponibles de Milhaud en MP3 et encore, en raison de ma récente découverte de l'univers de Gian Francesco Malipiero, de la somme de ce qu'il avait accumulé avec autant de passion que ce qui constitue la masse enivrante des enregistrements de notre patrimoine musical.

Il avait attiré l'an passé notre attention sur un compositeur dont j'ignorais jusqu'au nom, Irwin Schulhoff. J'avais, sur ses recommandations, enregistré son ballet *Ogelala* de 1925 dirigé par son plus illustre défenseur, le chef d'orchestre James Colon (concert du 27 mars 2008 avec l'orchestre National de France). Depuis, j'ai voulu mieux faire connaissance avec l'univers musical d'un des compositeurs interrompus, dans son parcours très innovant, par la barbarie nazie.

Nous avons rencontré Claude avec son épouse lors du colloque consacré à Henri Sauguet en 2001 à la Sorbonne. Ce fut mon unique rencontre avec lui. Tout le reste se résume en échanges épistolaires, téléphoniques et surtout par messagerie — jusqu'à ces derniers jours.

Un vieux numéro de Diapason me fit, il y a bien des années, entrer en relation avec lui. Cette annonce, faite sans doute 10 années auparavant dans cette revue, fut tout de suite porteuse d'échanges et de sympathie. Tellement moins riche en documents que lui, je refrénais mes envies. Lionel, qui avait tout reçu de lui m'en fit souvent cadeau. Il était donc encore, par procuration certes, le grand pourvoyeur et donateur.

Néanmoins, le plus grand cadeau de Claude, sa plus merveilleuse générosité, fut de m'envoyer celui qui fut et reste mon seul véritable ami. Mon bâton de vieillesse. Celui qui comprend tout car il n'aime pas seulement encyclopédiquement la musique, la littérature... mais il perçoit la détresse et l'espérance humaine, avec intelligence et compassion.

Ce qu'il me reste de chemin, ruiné de toute certitude, il faut bien sans doute l'accomplir en se souvenant du courage de Claude, de sa rage à lutter et à dépasser ce qui l'accablait. Me restent son souvenir et celui de tant d'autres qui s'en sont allés. Dénominateur commun de ce que la vie nous impose aux uns et aux autres.

Sur le chemin résiduel, nous finissons par marcher nus, tant tout ce qui nous habillait d'amitié, de générosité, de partage et d'intelligence aura glissé de nos épaules.

Jean Alain Joubert
10 juin 2009